

Sur une plage du Latium

La nuit descend ; la mer, dont je longe la plage,

Blanchit sur les galets à grand bruit charriés.

Sifflant une chanson de farouche présage,

Le vent froisse ma tempe, et me lance au visage

La poussière des flots qui brisent à mes pieds.

L'ombre submerge au loin les collines éteintes ;

Pas un reste d'azur dans le ciel ni sur l'eau.

Du soir envahissant tout subit les atteintes ;

L'occident seul, rougi d'incendiaires teintes,

Comme un ruban de feu luit au fond du tableau.

Ces grèves, qui dormaient hier silencieuses,

D'un terrible fracas partout grondent ce soir :

Bruit des forêts de pins, craquement des yeuses,

*Hurlément sur l'écueil des ondes furieuses,
Cris d'oiseaux effarés tournant sous un ciel noir.*

*Hâtons le pas : en vain cent débris historiques
Appelleraient encore un hommage, un coup d'œil.*

*Assez je vous ai vus, vieux temples, vieux portiques,
Monuments si peuplés, si beaux, aux jours antiques,
Si remplis désormais de néant et de deuil !*

*Sans avoir vu passer une figure humaine,
J'ai suivi, tout le jour, le rivage latin ;
Seul et n'obéissant qu'au hasard qui me mène,
Tout le jour, j'ai foulé le bord de ce domaine
Où chaque pas évoque un fantôme lointain.*

*Maintenant que le soir précipite sa chute,
Que la nuit me saisit de son âpre fraîcheur,*

*Pour abriter mon front à la tempête en butte,
D'un pâtre hospitalier trouverai-je la hutte,
Ou le toit de roseaux de quelque brun pêcheur ?*

*Verrai-je, à l'horizon de ma route inconnue,
Surgir une lumière, apparaître un rayon ?
Ou faudra-t-il enfin prendre la roche nue
Pour chevet, et dormir, seul ici, sous la nue,
Comme autrefois Énée arrivant d'Ilion ?*

*Ah ! dût le flux grondant me rouler sur la plage
Comme un débris de barque empreint de sel amer ;
Dût la libre cavale ou le buffle sauvage
Me fouler au galop, en venant au rivage
Aspirer la tempête et répondre à la mer ;*

Je n'en bénis pas moins l'heureuse destinée

Qui, si loin de Paris, sur ces bords m'a conduit,

Vous offrant, vous livrant mon âme fascinée,

Ô liberté première, ô terre abandonnée,

Ô mer tempétueuse et mugissante nuit !

Joseph Autran (1813-1877)

